

II

La rage!—Son nom seul est comme une morsure !
 Dans le sang et les nerfs, d'une route trop sûre,
 Le virus glisse longuement ;
 Et tout à coup, séchant la gorge, étreignant l'âme,
 Mettant l'angoisse au cœur, où s'allume une flamme,
 Il tue avec un hurlement.

Qui nous dira pourquoi la Nature,— ô mystère !—
 Voulant inoculer ce mal qui nous atterre,
 T'a pris surtout, bon chien joyeux,
 Compagnon sans pareil, dont les folles caresses
 Disent tous les désirs et toutes les tendresses.
 Dont les yeux plongent dans nos yeux ?

Quand tu bondis vers nous et quand tu nous fais fête,
 Pourquoi rendre suspect ton pauvre amour de bête
 Et ta vieille fidélité ?
 Du logis familier serviteur ordinaire,
 Pourquoi, le plus soumis et le plus débonnaire,
 En es-tu le plus redouté ?

Sans qu'il ait dans l'esprit l'effroyable peut-être,
 Désormais tu pourras lâcher la main du maître,
 Heureux aussi de te choyer ;
 Et le petit enfant pourra jouer, sans crainte,
 Si la dent sur son doigt marque sa rose empreinte,
 Avec l'épagneul du foyer :

Car, dans son officine aux étranges étales,
 Dosant dans leurs flacons ces monstres redoutables,
 Il a, — le sublime éleveur,—
 Accompli lentement son labeur solitaire,
 Fait du virus mortel un ferment réfractaire,
 Du mal qui tue un mal sauveur !

III

Et la France aussitôt a grandi dans le monde,
 Tant la victoire était en promesses féconde !
 —Soudain, de partout amenés,
 Pareils au pâle essaim des infernales ombres,
 On vit se dérouler, en longues files sombres,
 Vers le salut tous ces damnés !

Ils viennent, les mordus, en troupes effarées,
 Du Nord et du Midi, des neigeuses contrées
 Où chiens et loups ont fait l'hiver ;
 Les steppes nous cachaient d'atroces bucoliques,
 Et le croc furieux des bêtes faméliques
 Est resté parfois dans la chair !

Ils viennent, plus nombreux toujours,—spectacle
 [unique !—
 Ils ont foi. C'est en vain que le doute ironique
 Veut troubler leur farouche espoir.